

## Culture



**Gary CALDWELL, Eric WADDELL (éds.), *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, Québec, I.Q.R.C., 1982, 479 pages. MIGRATIONS ET COMMUNAUTÉS CULTURELLES, Questions de Culture 2, Québec, Leméac, 1982, 158 pages**

Françoise Morin

Volume 4, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078281ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078281ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),  
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne  
d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Morin, F. (1984). Compte rendu de [Gary CALDWELL, Eric WADDELL (éds.), *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, Québec, I.Q.R.C., 1982, 479 pages. MIGRATIONS ET COMMUNAUTÉS CULTURELLES, Questions de Culture 2, Québec, Leméac, 1982, 158 pages]. *Culture*, 4(2), 81–83.  
<https://doi.org/10.7202/1078281ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne  
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /  
Société Canadienne d'Ethnologie, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

tiques linguistiques de leurs propres pays, leurs héritages religieux et les difficultés qu'ont rencontrés leurs ancêtres quand ils ont été soumis à un processus d'homogénéisation. Au Canada, les exemples abondent et nous n'avons eu guère de succès dans l'élaboration de systèmes éducationnels qui respectent les cultures traditionnelles, les religions et les langues des groupes minoritaires et leur donnent aussi une base et une langue commune permettant l'accès de tous aux acquis de la technologie et des sciences exactes et sociales. L'expérience personnelle des chercheurs bilingues leur a sans doute donné plus de perspicacité, mais a peut-être obscurci leur vision quant à la possibilité d'une éducation future qui à la fois soit adaptative et respecte les cultures locales.

L'inclusion de la critique de Mbala Owana, un sociologue camerounais, est rafraîchissante et nous donne une autre vue des choses, ce qui est important. Il aurait été plus efficace d'avoir fait ceci à la fin de chaque partie, plutôt que dans ce seul article. Cette critique reprend l'argument habituel de la stratification socio-ethnique des théories africanistes en sciences sociales et rappelle que la perception des «gens de la place» diffère substantiellement de celle des chercheurs, même s'ils partagent une certaine éducation et certaines perceptions.

#### RÉSUMÉ

Si beaucoup d'articles sont fascinants, certains auraient pu être condensés et quelques-uns auraient pu paraître ailleurs de façon plus appropriée. Ce livre est écrasant par l'étendue du champ qu'il couvre. Les données, la bibliographie et les descriptions restent néanmoins des sources valables d'information et de comparaison avec d'autres groupes. Il aurait été utile que les éditeurs intègrent mieux les parties et en fassent l'analyse de façon plus extensive afin de donner plus de cohérence à l'ouvrage et de dégager des thèmes majeurs. Les éditeurs doivent néanmoins être félicités pour avoir procuré cette ressource énorme aux Camerounais. Ce livre sera utile à beaucoup de chercheurs en sciences sociales et à des éducateurs travaillant n'importe où dans le monde avec des groupes indigènes. Une fois de plus, notre humanité de base et l'universalité de nos sentiments, pensées et perceptions ont été confirmées. Nous sommes tous uniques, mais néanmoins point tellement différents!

Gary CALDWELL, Eric WADDELL (éds.), *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, Québec, I.Q.R.C., 1982, 479 pages. **MIGRATIONS ET COMMUNAUTÉS CULTURELLES**, *Questions de Culture 2*, Québec, Leméac, 1982, 158 pages.

Par Françoise Morin  
Université de Toulouse-Le Mirail

Durant les vingt cinq dernières années, les relations entre francophones et anglophones au Québec ont été si profondément bouleversées que les fondements mêmes de l'identité de ceux qui se considéraient « Canadiens anglais » ont été remis en question. Au sein d'un Québec français aux frontières mal définies et qui n'était que le prolongement d'un Canada anglais, les anglophones assumaient leur rôle de minorité majoritaire sans pour autant se considérer comme entité distincte. Dominants, tant au niveau politique qu'économique et culturel, les anglophones n'avaient d'ailleurs aucune nécessité de se définir. Devenus dans les deux dernières décennies minorité provinciale dans le cadre d'un Québec francophone et géopolitiquement unifié, les anglophones n'ont aujourd'hui qu'une alternative: soit contester le mouvement d'affirmation politique et culturel des francophones en refusant toute modification des rapports entre les deux groupes linguistiques, soit l'accepter. Et dans ce cas deux réactions sont possibles: partir, quitter le territoire québécois, ou bien rester et se redéfinir comme Québécois anglophone. Si ces différentes attitudes ont cours dans le Québec anglais, la dernière est celle qui semble poser le plus de problèmes car elle suppose que les anglophones remettent en question leur identité ethnique collective. Mais qui sont-ils? Constituent-ils un groupe ethnique ou une communauté linguistique? Quel rôle peuvent-ils jouer comme minorité anglophone dans ce nouveau Québec? Comment faire émerger une conscience historique anglophone? Ces questions sont celles que se sont posés des membres du Comité Anglo-Québec en Mutation qui, pour pallier le manque d'information sur les anglophones et l'absence de tradition d'études anglo-québécoises, ont voulu faire un livre qui servirait d'outil pour reformuler les aspirations et l'identité collective des anglophones, mais aussi de tribune pour ceux qui ont joué un rôle important au Québec dans ces dix dernières années pour que cette prise de conscience se produise. Publié par l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture en 1982 sous le titre *Les anglophones du Québec — De majoritaires à minoritaires*, cet ouvrage réunit sous la direction de Gary

Caldwell et Eric Waddell 25 participants qui, comme sociologues, politologues, économistes, éducateurs, historiens, linguistes, journalistes..., tentent de présenter une vue d'ensemble du Québec anglais contemporain et d'aborder tous les secteurs d'intérêt des anglophones, notamment l'éducation, la politique, la religion ainsi que toutes les questions qui ont trait à l'identité et aux rapports ethniques. Édité simultanément en anglais et en français, ce livre n'est pas le produit d'une recherche sur l'ethnicité anglo-québécoise au sens académique du terme mais plutôt un ensemble d'opinions, de réflexions, voire de plans d'actions concernant les anglophones du Québec. Ce livre doit en effet «faire le point pour mieux envisager le futur» mais surtout «aider à aborder l'avenir avec plus d'enthousiasme et de sens des responsabilités». Certains auteurs s'érigent ainsi en moralistes en reprochant aux media anglophones leur silence sur la crise que traversent bon nombre d'institutions anglophones, en critiquant l'absence de stratégie des intellectuels anglophones et leur manque d'implication dans les débats concernant l'avenir de la société québécoise. Ce livre veut y remédier d'où l'utilisation de nombreux jugements de valeur et d'affirmations sans preuve pour provoquer une réaction des anglophones.

L'une des raisons invoquées par les auteurs pour expliquer ce manque d'enthousiasme des anglophones à se revendiquer comme une minorité serait leur extrême hétérogénéité. En effet, si l'image du Québécois anglophone a longtemps été celle d'un protestant anglo-saxon, les derniers recensements montrent qu'à peine la moitié d'entre eux est aujourd'hui d'origine britannique et 45% seulement sont protestants. Si la langue anglaise reste pour le Québec rural (20% des anglophones) un facteur d'identité et le véhicule d'une tradition culturelle, elle n'est pour le reste (80% et habitant essentiellement le Montréal métropolitain) qu'un «simple moyen de communication entre des personnes de cultures différentes». L'anglais est alors «perçu comme langue d'une culture continentale qui facilite la mobilité et ne revêt aucune signification particulière pour ceux qui, de plus en plus, l'utilisent dans le contexte de la société québécoise». À la fragmentation ethnique des anglophones s'ajoutent des divisions sociales et religieuses, une dispersion géographique au niveau rural et surtout un taux élevé d'instabilité démographique — Montréal devient de plus en plus une plaque tournante pour de nombreux migrants anglophones. Bien que tous ces aspects manifestent l'existence d'une mosaïque anglophone (plusieurs chapitres abordent d'ailleurs les «mille et une facettes de l'anglophonie

québécoise»), G. Caldwell, l'un des coordinateurs de ce livre, considère les anglophones du Québec «comme une population et non comme un ensemble d'ethnies» sans préciser les raisons de ce choix. Et ce qu'il veut étudier c'est «le rapport de force qui s'exerce entre la majorité francophone et cette population» qui devient «forcément une minorité» selon l'auteur. Or, ce qui n'est nulle part explicité dans ce livre ce sont les raisons pour lesquelles cette mosaïque anglophone devrait constituer une minorité. Certes, sur le plan démographique, les anglophones sont moins nombreux que les francophones mais les auteurs entendent ici (bien qu'aucun concept ne soit vraiment défini) le terme «minorité» au sens sociologique c'est-à-dire en termes de dépendance sociale, économique, politique et culturelle. Quels seraient les indices de cette dépendance anglophone au Québec? Sur le plan linguistique l'anglais a perdu dans ces dernières années sa suprématie mais il reste à l'échelon fédéral et continental une langue officielle et devient de plus en plus au niveau international, qu'on le veuille ou non, une langue universelle. Loin donc d'être une langue stigmatisée, voire interdite comme le devinrent les langues régionales en France sous la 3<sup>ème</sup> République, l'anglais continue d'être enseigné aux enfants des parents anglophones, est par définition la langue de nombreux programmes télévisés américains qui envahissent le Québec et demeure la langue des «affaires» au détriment souvent du français. Au niveau économique si les anglophones ont pendant longtemps bénéficié d'un revenu très supérieur à celui de tous les autres groupes, il reste qu'ils sont aujourd'hui à égalité avec les francophones. S'ils ne détiennent plus les rênes du pouvoir politique ce que traduit notamment une baisse du nombre des fonctionnaires anglophones, l'un des auteurs souligne que «par tradition la communauté anglophone a toujours été davantage tournée vers le secteur privé... ou vers la fonction publique fédérale». Ces quelques indices montrent que, si les anglophones ont bien perdu leur position majoritaire dans ces deux dernières décades ce qui peut se solder par des attitudes de repli sur soi et de désintéressement face à une société québécoise en plein essor, ils n'ont pas pour autant intériorisé l'identité négative propre du minoritaire et n'en présentent aucune des caractéristiques sociologiques classiques. Or les auteurs de ce livre qui se considèrent d'ailleurs pour la plupart des «anglophones marginaux» (en tant qu'Américains, Anglais, Canadiens, Juifs, etc., récemment arrivés au Québec) veulent oeuvrer pour la sauvegarde d'une identité minoritaire anglophone et faire en sorte qu'elle revendique son patrimoine. Mais nous l'avons vu,

cette «population» anglophone est protéiforme. Donc quel patrimoine doit-elle revendiquer? L'un des auteurs suggère que l'on puise «dans la tradition britannique les éléments d'une culture qui mérite d'être reconnue et de devenir une source d'inspiration». Cette cuisine identitaire ne cache-t-elle pas en réalité des problèmes plus profonds rencontrés par la nouvelle majorité francophone? Comme par exemple la crainte de voir cette mosaïque anglophone se fondre dans la culture anglophone du reste du continent et ainsi lui échapper. Or, pour éviter les pièges d'un nationalisme assimilationniste, le Québec voudrait pratiquer une politique du multiculturalisme d'où l'importance accordée aujourd'hui à la recherche sur les minorités qui peut prendre des formes de recherche-action comme celle de ce livre. Pour devenir ce «Québec au pluriel» il faut maintenir voire fabriquer des minorités. Nous en avons une confirmation par les responsables de ce livre qui dans leur conclusion montrent qu'en réaffirmant certaines valeurs cruciales de leur patrimoine «les Québécois anglophones pourraient fort bien contribuer à délivrer le Québec du "mal français" qui menace son tissu social». Mais comment cet ensemble anglophone peut-il se structurer en communauté culturelle qui, tout en restant distincte d'une majorité francophone, devrait participer activement à la vie de la société québécoise? Comment à partir d'un seul marqueur commun, la langue, peut-on rassembler des héritages historiques et culturels différents pour faire émerger cette identité anglo-québécoise? Les auteurs de ce livre, en tant que «donneurs de sens» participent à ce bricolage identitaire, processus qui, sur le long terme, devrait retenir l'attention des théoriciens de l'ethnicité.

Cette thématique de recherche est encore peu développée au Québec et accuse beaucoup de retard par rapport à la prolifération des études faites au Canada anglais et aux États-Unis. Pour combler cette lacune l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture (I.Q.R.C.) a voulu consacrer un important volet de son programme de recherches aux communautés culturelles minoritaires en posant notamment le problème de l'intégration culturelle des nouveaux arrivants venus s'établir sur un territoire où domine une majorité canadienne-française (ou franco-québécoise selon l'époque de leur arrivée). Le 2<sup>ème</sup> fascicule de *Questions de Culture* (1982) rend compte de cette nouvelle orientation. On y trouve des articles généraux à caractère principalement historique. Nous retiendrons en particulier celui de P.A. Linteau qui montre à travers une histoire des groupes ethniques de Montréal la montée du cosmopolitisme dans

cette ville et par là objective le phénomène de diversification ethnique qui a marqué la société québécoise, en particulier après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Parmi ces nouveaux arrivants qui s'installent à Montréal, les Italiens dans les années 50, les Juifs Sépharades dans les années 60, sont les plus nombreux et font l'objet dans ce fascicule de trois articles traitant des problèmes spécifiques à chaque groupe ethnique. Résultant d'enquêtes de types sociologiques ou de recherches d'archives, ces contributions ont pour objet de combler le vide d'information sur ces communautés culturelles au Québec. L'aspect théorique de l'ethnicité est abordé dans un dernier article. L'auteur, L. Drummond, critique à juste titre les approches marxistes et essentialistes (que d'autres appellent primordialistes ou objectivistes) de l'ethnicité, la première parce qu'elle privilégie l'antagonisme de classe aux divisions ethniques, la seconde parce qu'elle considère les communautés ethniques comme des groupes stables, tend à fossiliser la réalité des relations interethniques et rejette par conséquent tous les phénomènes de changement. L. Drummond préfère «une approche culturelle ou sémiotique» de l'ethnicité (que d'autres appellent situationnelle) qui «repose sur l'identification des traits que les gens considèrent comme les aspects révélateurs de leur personnalité ethnique». Ceci suppose que l'appartenance ethnique «ne consiste pas dans le port d'une étiquette» mais que ce soit «une *persona* que l'on forge au fur et à mesure que l'on vit et pense au milieu de concitoyens divers». Après avoir montré les apports et limites des principaux auteurs (Barth, DeVos, Bennett, Bell, etc.) qui ont opté pour cette dernière approche, L. Drummond insiste sur la nature toujours changeante et subjective de l'ethnicité, sur la pluralité des identités qu'un individu donné peut assumer selon le contexte où il se trouve. Ceci l'amène à proposer les concepts d'intersystème» et de continuum culturel» de l'identité ethnique qu'il compare «à une série de forces interagissantes qui se combinent dans une sorte de champ vectoriel».

Il propose d'appliquer cette analyse sémiotique dans le milieu multi-ethnique du Québec en inventoriant toute une série de questions pertinentes qui pourraient servir à mettre en oeuvre un programme de recherches comparatives qui permettraient notamment de «connaître les intérêts que *les gens ordinaires* (souligné par nous) croient être en jeu lorsqu'ils réclament et attribuent l'identité ethnique». En l'absence des résultats empiriques de telles enquêtes nous pensons comme l'auteur que «toute généralisation portant sur l'ethnicité au Québec est extrêmement hasardeuse».